

## Entretien avec Maurice Olender

Maurice Olender donnera une conférence le 10 novembre 2011 à l'UNIL en introduction au colloque de la Société Suisse Pour La Science Des Religions et en collaboration avec le Département Interfacultaire d'Histoire et Sciences des Religions (DIHSR).

*Ecrit en réponse aux questions de Nadine Richon - Les passages en gras résultent du choix de la rédaction.*

***Maurice Olender, votre conférence à l'Université de Lausanne parlera des «langues du paradis»... comment aborder, voire renouveler, cette question aujourd'hui?***

**Maurice Olender** – Dans son célèbre traité sur l'«*Eloquence en langue vulgaire*», Dante, au tout début du 14<sup>ème</sup> siècle, se moque de ceux qui disent que leur langue maternelle est une langue du Paradis – **que la langue du bled où ils sont nés est, écrit-il, «la même que celle dont usa Adam»**. L'identification de la langue maternelle à une langue culte, à une langue icône, à une langue du Paradis, prend un nouvel essor entre le 16<sup>ème</sup> et le 19<sup>ème</sup> siècle, épaulant le développement des réveils nationaux. Pas un coin d'Europe ne s'est privé d'imaginer que sa langue nationale était la langue adamique du Paradis... que ce soit le français, le toscan, le suédois, le flamand ou quand Leibniz fait l'éloge de la «*Teutschen uralten Sprache*». Ces exercices d'admiration collective ont pu allier politisation et messianisation de telle ou telle langue de référence en Europe centrale et orientale aux 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles. Toutes les régions s'adonnent à des querelles d'étymologie picrocholines... Microscopiques en apparence, ces débats furent souvent lourds de conséquences : à la fois pour l'histoire des savoirs linguistiques et des reliefs politiques de l'Europe.

Aujourd'hui, dans de nombreuses régions, au cœur de l'Europe centrale mais ailleurs aussi, le phantasme d'une origine autochtone opère autrement encore. Comme si des institutions politiques, fragilisées par un devenir économique incertain, incitaient les communautés concurrentes à vouloir éradiquer les valeurs «étrangères» **en rendant un culte au trio funeste composé par la pureté de la langue, de la religion et de la terre**. De fait, même quand les incertitudes économiques sont avérées, c'est l'usage (pour ne pas dire l'abus) politique qui remet en selle un mécanisme social parmi les plus archaïques : la fabrique du bouc émissaire. **Là où certains imaginent naïvement que le bouc émissaire est «un mécanisme d'autodéfense», l'histoire montre que les sociétés qui s'adonnent à ce jeu dangereux s'autodétruisent...**

Si l'on veut prendre la mesure de la puissance, tant onirique que politique, de l'autochtonie linguistique (le fait de rêver que chaque patelin est le lieu de «la» langue adamique du Paradis), il suffit de jeter un coup d'œil sur les chapitres d'étymologie classiques, en relisant, par exemple, Pierre Larousse ! Ici, de la même manière que l'homme se dit «autochtone», né de sa «propre» terre, il s' imagine que la langue qu'il parle est composée de mots «enracinés» dont l'étymologie ne tolérerait aucune «racines» étrangères. **La doctrine de ce Paradis est un Enfer : pas plus de mixité génétique et sociale que de mélange linguistique**. A l'horizon, le pur azur d'un poème du Paradis qui – quand les circonstances historiques opèrent un passage du poétique au politique – se transforme en ramifications diverses qui souvent peuvent s'épauler pour induire des phantasmes de purification. Le linguistique, le religieux, l'ethnique se politisent alors quelquefois même en se «racisant».

***Le colloque que vous allez ouvrir porte sur les «figures de référence», les idoles laïques et religieuses... les divinités sont-elles selon vous condamnées à nous décevoir?***

## Entretien avec Maurice Olender

**Maurice Olender** – Les divinités sont diverses dans les temps et les cultures. Mais ce que l'on entend communément sous le vocable «divin», dans nos sociétés nourries des Ecritures dites saintes, ne déçoit jamais : parce que la fonction de ce type de divinité est de répondre aux questions que se posent l'humain sans jamais que lui ne puisse totalement et absolument y répondre. **Il y a toujours un manque, une lacune dans les réponses humaines et c'est dans ce manque que les discours religieux, et les institutions qui les exaltent, s'engouffrent.** Cela dit, on le sait depuis longtemps, bien des scientifiques fonctionnent comme des savants qui joueraient à cache-cache : en disposant au creux de leurs questions les réponses attendues. Plutôt que de poser un problème, d'étudier comment il se construit, se transforme puis se défait dans le temps et dans l'espace, on préfère souvent apporter des pseudo-réponses pré-inscrites (voire prescrites), tracées par d'anciennes ornières... Pourtant **les pratiques scientifiques, dans les sciences humaines comme dans les disciplines dites strictes, montrent la richesse des méthodes d'incertitude,** la fécondité de l'ouverture aux questions improbables porteuses de résultats inattendus. Voyez l'histoire de la médecine où les découvertes se succèdent et ne se ressemblent pas.

Autrement dit, et cela peut paraître paradoxal : il y a des croyants qui, tendus vers une foi qui, en toute rigueur, leur échappe toujours, y compris dans l'expérience mystique dont ils savent qu'elle les déborde, peuvent ne pas confondre l'exercice pratique de la religion avec les expertises de la science. Leurs approches peuvent quelquefois être plus «scientifiques» que celle de **savants qui explorent leur domaine de savoir de manière trop assurée, dogmatique.** Ceux-ci agissent alors, de bonne foi, en militants d'une laïcité qui souvent ignore son histoire «religieuse».

**La démarche scientifique ne relève pas uniquement du doute : elle s'ancre dans une incertitude où toute découverte n'est qu'un moment d'un cheminement exploratoire, d'une «démarche» (en grec le mot est «méthode») tâtonnante qui se construit collectivement de génération en génération.** Tant dans les sciences humaines que dans les sciences expérimentales...

A la question posée sur les «idoles laïques et religieuses», on peut, me semble-t-il, proposer, en toute incertitude en effet, ceci : ce qui ferait la différence, la distinction pertinente, entre «idoles laïques et religieuses», tiendrait souvent au fait de «l'idole», ou, pourrait-on dire, aux mécanismes notamment institutionnels, politiques, religieux, qui incitent à «idolâtrer», plus qu'aux innombrables modes du religieux et/ou du laïc. **Il me revient à ce propos un souvenir...** A la question de savoir ce qu'il avait le plus en aversion **Jean-Pierre Vernant**, le savant historien des religions mais aussi celui qui avait connu de l'intérieur les croyances politiques du communisme, a un jour répondu : «les idoles».

*Pourquoi est-ce si important de comprendre l'origine et le devenir des mots de la langue courante?*

**Maurice Olender** – Sans doute le mot «origine» est-il problématique. Il semble désigner un absolu radical. Peut-être vaut-il mieux souligner la genèse et le développement d'un processus que d'affirmer une «origine» dont on ne peut rien savoir de probant – pas plus pour le premier humain que pour le premier vocable. Peut-être aussi que les théories des origines nous ont tellement «baladés» (souvenez-vous de Mircea Eliade et ses nombreux disciples) que **les sciences humaines ont préféré, depuis Saussure – mais aussi Marx, Nietzsche et Freud – s'occuper des processus de transformation.** Ainsi vaut-il mieux, du moins dans le champ des savoirs

plus ou moins positifs, **se demander non pas «d'où» vient une langue, ni quelle est son aura paradisiaque, mais, par exemple, «comment» elle s'est transformée.**

Rivarol, l'éminent réactionnaire, l'homme du célèbre *Discours sur l'Universalité de la langue française* de 1784, où il a pu identifier «le français» à «la raison», répond néanmoins à merveille à la question de l'origine des mots et des langues. Il nous éclaire aussi, sur le statut même de cette problématique qui a souvent voulu imposer avec autorité la fable savante des langues du Paradis. Dans ses Notes, éditées en 1797 en annexe à son *Discours*, il s'oppose résolument à ceux qui veulent concevoir les langues hors de toute historicité pour y déceler une origine sublime, de la pureté et de l'inaltérable. **Rivarol écrit : «Les langues les plus simples et les plus près de leur origine sont déjà très altérées. Il n'y a jamais eu sur la terre ni sang pur ni langue sans alliage».**

Une précision : à propos de l'ouverture de ce colloque, vos questions portent sur les savoirs et les sciences d'aujourd'hui. Si l'on déplace les problématiques de «l'origine» sur son versant poétique, le curseur doit suivre le mouvement. Ainsi, le corpus des thèmes lié aux langues du Paradis n'est pas le même suivant les usages qu'en font les auteurs : théologiques, politiques ou... poétiques. Bien souvent, il y a pourtant chevauchements de ces démarches, tant, vous le savez, la vie mentale des humains n'est pas dénuée de mélanges et de cumuls divers. Il n'empêche : il existe, comme Yves Bonnefoy a raison de le rappeler, «une autonomie du poétique»<sup>1</sup>. Tant par rapport au religieux qu'au politique. Cette autonomie du poétique ne suppose pas pour autant que, dans ses pratiques singulières, le domaine poétique soit étanche, qu'il n'y ait pas de porosité historique.

*Pensez-vous que les sciences humaines sont bien armées aujourd'hui pour anticiper les effets des connaissances produites sur la société?*

**Maurice Olender** – Prenons un seul exemple, lié à l'actualité des techniques et des savoirs. Nous sommes depuis peu immergés dans des univers numériques que nous découvrons en marchant. Ces problèmes actuels nous importent quand Milad Doueïhi (Laval) propose une anthropologie du numérique, dans ses deux livres récents au Seuil, *La Grande conversion numérique* et *Pour un humanisme numérique*. Il nous montre aussi comment nos démocraties sont mobilisées par ces questions. C'est pourquoi Laurence Favier (Lille 3) a eu raison d'examiner ces problèmes, avec un collectif de spécialistes, en abordant *La Démocratie dématérialisée*, notamment à propos du *Vote électronique* dans la dernière livraison qui vient de paraître de la revue *Le Genre humain* (N°51), avec une préface de Milad Doueïhi (Seuil) – ce volume marque les trente ans de cette revue interdisciplinaire créée en 1981 pour analyser des tensions entre sciences et société.

**La pratique des nouvelles technologies du numérique s'infiltré dans les interstices de nos existences quotidiennes – abrasant les frontières entre le privé et le public.** Tout s'y bouscule et notre mémoire même se transforme tant l'oubli est devenu ici impossible. **Facebook retient tout... l'archive est devenue inoubliable.** Dans *Matériau du rêve*, un livre, à la fois «papier et numérique», publié récemment par l'Imec,<sup>2</sup> je m'interrogeais comme vous le faites. Mes réponses étaient balbutiantes en écrivant ce qui suit : «Il n'est pas impossible que dans un avenir proche les techniques induisent un mouvement qui peut, aujourd'hui encore, paraître paradoxal : en effet, **bientôt le problème ne sera pas (ou plus, au sens où nous l'entendons)**

<sup>1</sup> Yves Bonnefoy (dir.), *La conscience de soi de la poésie*, Seuil, Le Genre humain (N°47), 2008.

<sup>2</sup> [www.imecarchives.com/lda\\_olender\\_materiau\\_du\\_reve.pdf](http://www.imecarchives.com/lda_olender_materiau_du_reve.pdf)

**de mémoire mais d'oubli.** «Comment oublier ?», «Comment mettre en place des dispositifs d'oubli», voire des «fabriques d'oubli» ? «Quel avenir pour l'oubli ?» Mais en même temps : «Que faire de la part inoubliable de l'oubli ?» **Jadis, il n'y a pas si longtemps, jeter des correspondances au feu, brûler des archives, pouvait assurer la paix des générations.** Désormais, comment effacer des données virtuelles ? Comment même gommer des réalités administratives ou privées immatérielles ? Plus encore : comment sécuriser les zones d'oubli virtuel ?

La question de l'oubli virtuel pourrait devenir un des grands problèmes d'avenir pour nos disques durs métamorphosés en machines hypermnésiques... **Car supprimer la suppression, cela suppose désormais un savoir-faire numérique athlétique supplémentaire.** Ainsi, depuis peu, sur l'iPhone, dans gmail, «supprimer» n'a-t-il pas été remplacé par «archiver» ? Or, cette mémoire «archivée» qui nous échappe n'en est pas moins accessible aux fournisseurs d'accès (Google, Free, Apple). Comme si, désormais, un impossible oubli était devenu une nécessité technique inhérente au bon fonctionnement de nos sociétés.

**Ces questions, longtemps un domaine réservé, d'abord aux poètes, aux théologiens puis aux philosophes, ont été recadrées par les savoirs de la psycho-sociologie et de la psychanalyse** avant d'envahir tous les domaines de la vie en société.

***Vous avez parlé de «pédagogie par l'esthétique»... pouvez-vous nous en donner un exemple récent parmi les auteurs que vous publiez dans votre «Librairie du XXIème siècle» au Seuil?***

**Maurice Olender** – Comment répondre de manière équitable... il y a plus de 170 titres dans cette collection où, aux côtés des noms de Agamben, Bonnefoy, Calvino, Celan, Norbert Elias, Goody, Pastoureau, Pontalis, Tabucchi et Wachtel, récemment deux titres de Lévi-Strauss, on trouvera un roman inédit de Perec qui doit paraître en mars 2012, pour les trente ans de sa disparition : *Le Condottiere*, un polar préfacé par Claude Burgelin. Il faudrait évoquer également les auteurs et amis qui sont aujourd'hui en Suisse, Jean Starobinski, Philippe Borgeaud... le volume collectif du *Genre humain* (N° 45-46, 2006), un colloque de l'Université de Genève sur les *Origines du langage* signé Olivier Pot...

Mais comme vous posez la question aussi provocante que délicate de la «pédagogie par l'esthétique», pourquoi ne pas évoquer un érudit que les universitaires ont longtemps lu en cachette, un écrivain que le grand public n'a toujours pas découvert (alors qu'il a été célébré par Stefan Zweig et d'autres grands écrivains), tant **la rumeur de son profil social l'a métamorphosé en idole, faisant écran, entre mépris et admiration : Giacomo Casanova.** Cet homme du 18<sup>ème</sup> siècle meurt en 1798. Sa vie et son œuvre vont être célébrées par la Bibliothèque nationale de France lors d'une grande exposition au titre évocateur : «Casanova, la passion de la liberté» (15 novembre 2011- 19 février 2012). Pourquoi Casanova à propos de «pédagogie par l'esthétique» – si l'on veut bien entendre ici sous le terme «esthétique» une méthode, une «démarche» expérimentale de vie, une pratique? Parce que son œuvre (du moins son *Histoire de ma vie*) résulte précisément d'une traversée où le cœur et l'esprit sont saisis par une ascèse dont la règle serait : **communiquer une pratique, une esthétique du bonheur dans et par une liberté de penser, une conduite d'insoumission. Il écrit comme il respire.**

Si vous relisez *L'Univers, les Dieux, les Hommes* de Jean-Pierre Vernant, vous verrez comment un savoir, tout en nuances, mis en œuvre par ce grand historien des religions, une pédagogie par l'esthétique est possible dès lors que le corps et la tête donnent lieu à une sensibilité commune. **L'œuvre de Lévi-Strauss, à la fois les**

**problèmes que l'anthropologue a choisi d'aborder et la façon qu'il a eu de les explorer, en serait une merveilleuse illustration** – lisez notamment le volume qui vient de paraître *L'anthropologie face au problème du monde moderne* ou encore lisez et relisez les merveilleuses pages qu'il a consacrées à Marcel Mauss dans son *Introduction à Sociologie et anthropologie* en 1950 aux PUF... où Lévi-Strauss dit l'importance de penser les pratiques du corps pour décrire et comprendre les sociétés humaines. Mais aussi où il souligne, évoquant Malebranche, la part de l'émotion («le cœur battant, la tête bouillonnante») qui nous anime au moment où on assiste à «un événement décisif de l'évolution scientifique»<sup>3</sup>. **Cette manière toute spinoziste de ne pas séparer «le cœur» de «la tête», on la retrouve, autrement sans doute mais dans son principe identique, chez Casanova – qui avait, on le sait, bien lu Spinoza.**

C'est ce que montre un autre ouvrage où la pédagogie se fait par une esthétique du savoir, ici littéraire : **le Casanova de Lydia Flem**, dont une nouvelle version augmentée d'un chapitre inédit vient de paraître au format de poche, est un hommage, aussi savant que poétique, non seulement aux leçons de liberté que les écrits de Casanova peuvent nous donner mais aussi **un éloge de son art de faire le récit du bonheur au quotidien**. En outre, en période de parité douloureuse, les hommes et les femmes s'égarent quelquefois entre émotion et politique. Or, **les femmes, ne sont-elles pas souvent prisonnières de la sorte d'idolâtrie, dont elles sont le jouet, faite autant d'attraction que de répulsion ?** Dans nos «démocraties avancées», où des femmes sont sujettes aux violences intimes (en France, une femme sur six est victime de viol ou d'agression sexuelle au cours de sa vie), où elles ne sont toujours pas, à compétence égale, payées comme les hommes, Lydia Flem a fait un choix à la fois poétique et politique. Auteure de *La Reine Alice (2011)* et de *Comment j'ai vidé la maison de mes parents (2004)*, **elle a voulu rappeler que si Don Juan se sert des femmes, Casanova fait le choix inverse, en les servant** : voilà sans doute pourquoi, dans la nouvelle édition de ce volume, elle a voulu reprendre le titre de la traduction américaine de son livre publiée par Farrar, Strauss and Giroux : *The Man who Really Loved Women : Casanova, l'homme qui aimait vraiment les femmes* (Points Seuil, N° 677).

**A votre question sur «la pédagogie par l'esthétique» je vous ai en quelque sorte répondu en évoquant «une pédagogie par le bonheur».** Il ne faut pas entendre ici le bonheur comme résultante exclusive de pratiques sensuelles qui s'opposeraient aux joies intellectuelles. La tentative d'une telle pédagogie, qui serait aussi, en partie du moins, une pratique intuitive du savoir, pourrait inciter d'entrevoir l'intelligence humaine comme lieu de rigueur sensible. **Dualiser le corps et l'esprit, vouloir ici à tout prix maintenir une cloison étanche entre ces deux instances, relèverait d'une soif de maîtrise inavouée.** Comment séparer le son du sens ? ou la voix sonore et charnelle qui résonne des significations mentales ? **C'est ce pas de deux, fait de mobilité et de circulation entre corps et esprit, qui donne lieu à la spécificité humaine.**

Peut-être vaut-il la peine aussi de se souvenir que les frontières entre raison et irraison sont poreuses comme le sont les limites entre la peau et les mots. Ce dualisme, socle dur de plus d'un système de pensée, n'a-t-il pas été l'une des «croyances» lourdes de l'Occident ancien – un dogme religieux qui a pu, ici ou là, trouver sa traduction moderne dans un culte ancien rendu aux idoles du scientisme ?

Paris/Lausanne – le 3 novembre 2011

---

<sup>3</sup> M. Olender, *Race sans histoire*, Points Seuil 620, page 197.